

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

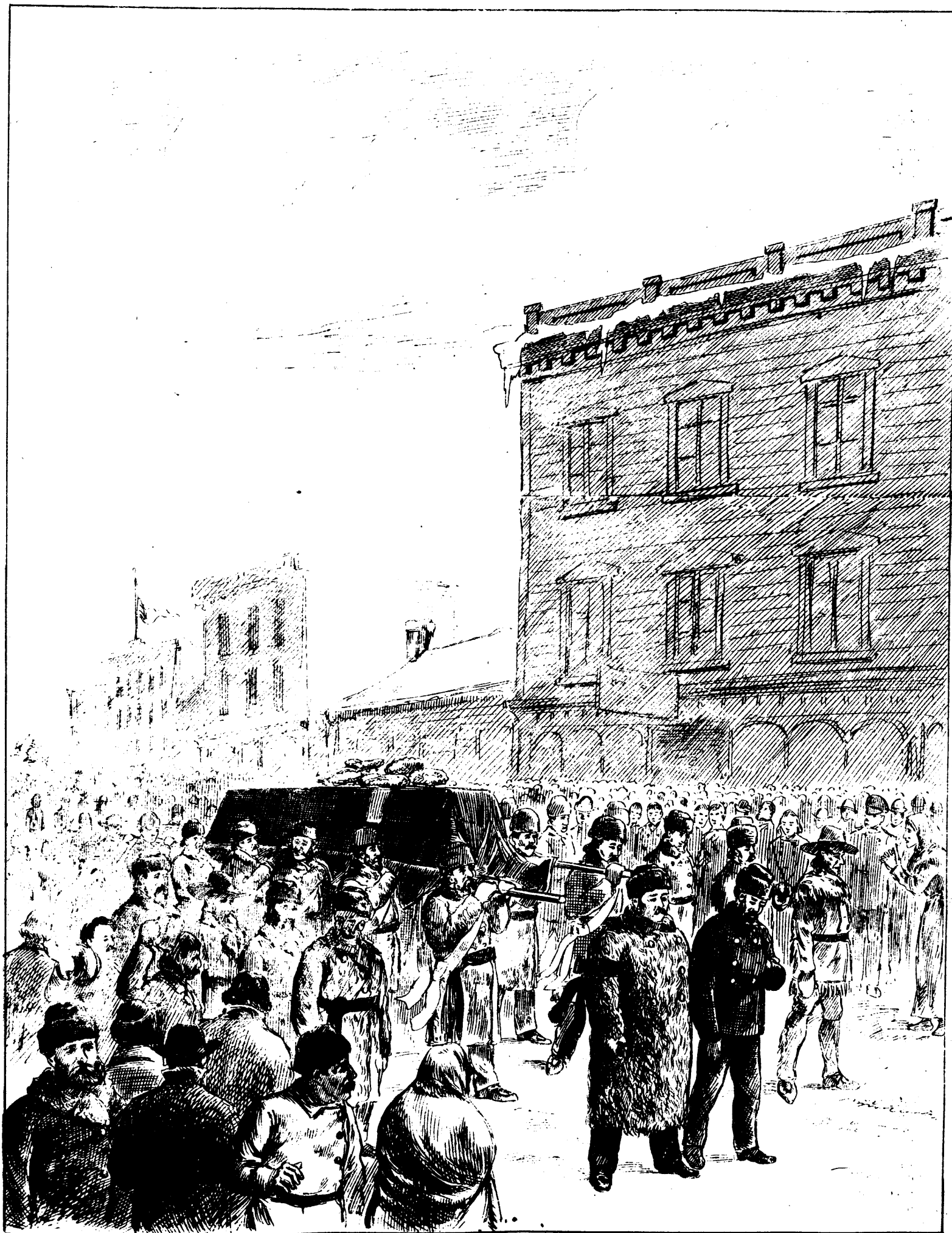
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 86—Samedi, 26 décembre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



SAINT-BONIFACE (MANITOBA). — FUNÉRAILLES DE RIEL

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 26 décembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — La chapelle blanche : Souvenirs de Noël, par Gabriel Marc. — Un conseil par semaine. — A méditer. — La Porteuse de Pain (suite). — Deux vertues qui ne s'étaient jamais vues. — Les sons de la cloche natale, par R. — Primes du mois de novembre.

GRAVURES : Saint-Boniface : Funérailles de Riel. — Les cloches de Noël. — Gravure du feuillet. — Le réveil d'un célibataire.

PRIMES MENSUELLES

VINGTIÈME TIRAGE

Le vingtième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de décembre), aura lieu lundi, le 4 janvier, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies dans l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

ENTRE-NOUS



NOËL ! Noël !

Nuit bénie ! nuit de délivrance, nuit joyeuse, fête universelle, nuit étrange pendant laquelle la terre et les cieux chantent la venue du Sauveur du monde.

Nuit splendide, admirable, qui, chaque année, vient jeter tant de lumière sur tous les continents, que les hommes en sont éblouis.

Enfants, hommes et vieillards, fillettes, femmes et aïeules, courbez le front... voici le Rédempteur !

.

De cette fête, que vous dire qui n'ait pas déjà été dit ?

C'est là le tort de ces dates écrasantes pour le chroniqueur, d'exiger de nouvelles choses quand leur origine est si vieille, si vieille, que le sujet a été épuisé.

Je sais bien que les enfants ne sont guère de cet avis, et que pour eux c'est toujours une époque attendue avec impatience, et le bonhomme, Noël arrivant avec son cortège de jouets, bonbons, friandises et gâteaux, est toujours le bienvenu.

Je n'ignore pas que le père est joyeux de la joie de ces chers petits, dont les éclats de rire et les explosions de bonheur lui vont droit au cœur.

Les vieillards aussi deviennent plus jeunes dans cette atmosphère de jeunesse, et, cette nuit là, ils veulent encore assister au réveillon, comme autrefois, comme toujours.

Et à défaut de nouveau on trouve les anciens souvenirs.

.

Regardez la gravure de la quatrième page, où l'artiste, inspiré, a reproduit une des visions gracieuses qu'il a vues dans son rêve.

L'ange de minuit ébranle la cloche qui jette au loin sa note joyeuse et appelle les fidèles au saint sacrifice nocturne.

La veuve est déjà debout. Elle suit le chemin de l'église sans souci du froid et de la neige.

Les premiers tintements ont réveillé l'enfant dans son berceau ; il se lève à demi et prête l'oreille à ce bruit lointain.

—C'est le petit Jésus ! c'est lui. Et les grands yeux de l'enfant croient voir dans l'ombre la crèche, l'étable, les rois mages, les bergers, etc.

.

Je me suis demandé souvent, comme vous sans doute, pourquoi on célébrait trois messes le jour de Noël.

Cet usage nous est venu de Rome, bien entendu, où on les disait à cause des trois stations indiquées par les papes pour le service divin, à Sainte-Marie-Majeure pour la nuit, à Saint-Athanase pour l'aurore, et la troisième à Saint-Pierre pour la messe du jour.

L'Église a conservé cette coutume, mais chez beaucoup de peuples les trois messes se disent successivement, à partir de minuit.

.

La fête de la naissance du Sauveur du monde n'a pas toujours été célébrée le 25 décembre.

Dans les premiers temps du christianisme, pendant plusieurs centaines d'années même, cette fête était essentiellement mobile ; on la célébrait tantôt au mois de janvier, tantôt au mois de mai.

Ce fut dans le cours du quatrième siècle que l'évêque de Jérusalem, Cyrille, demanda au pape, Jules I^{er}, d'ordonner une enquête parmi les docteurs de la chrétienté, sur le véritable jour de la nativité de Jésus-Christ.

Le pape acquiesça à cette demande, et les théologiens désignèrent le 25 décembre.

Pourquoi ? Je l'ignore.

Là s'arrêtent mes renseignements, et je laisse aux chercheurs, aux prêtres surtout, le soin de nous éclairer sur les motifs qui ont pu guider les théologiens dans leur choix.

Depuis cette décision, la fête de Noël n'a plus changé de date, et chaque année le monde entier attend avec impatience le 25 décembre, qui nous rappelle le plus grand événement qui a eu lieu sur la terre.

.

Cette fête est tellement un signe de joie, de bonheur et d'allégresse, que l'on se servit longtemps de son nom, Noël, comme signe de réjouissance.

« Aux registres de la Chambre des Comptes, dit Pasquier, le greffier, soucieux d'enregistrer ce qui se fait de solennel dans la ville de Paris, récitant le baptême de Charles VI, dans l'église de St-Pau, dit que le 3 décembre 1368, naquit Charles sixième, qui fut tenu sur les fonts en l'église Saint-Paul-lez-Paris, par Charles, seigneur de Montmorency, et que lors y avait une grande multitude de peuple qui commença de crier : Noël ! Noël ! »

Cela était si vrai, que les Parisiens criaient plus tard aussi Noël, lors de l'entrée dans la cité de Jean, duc de Bourgogne, après que ce dernier eut fait assassiner le duc d'Orléans.

Quand Charles VII entra dans Paris, en 1437, « il y avait si grande multitude de peuple par les rues, qu'à peine pouvait-on passer, lequel en divers lieux criait à haute voix, tant qu'il pouvait, Noël, pour la joyeuse venue de leur roi et naturel seigneur et de son fils le dauphin. »

.

Le nom de Noël a été aussi donné à ces cantiques naïfs que nous ont transmis nos pères, et que nous ne pouvons encore entendre chanter sans ressentir une délicieuse émotion.

Les protestants eux-mêmes, malgré Calvin et Luther, célèbrent la fête de Noël avec beaucoup d'éclat, et comme nous, ils ont leurs Noël, *Christmas Carols*, qui sont pour la plupart des emprunts faits aux catholiques.

Je trouve dans Larousse, à qui j'emprunte beaucoup, comme vous le voyez, le Noël suivant, connu en 1550 et qui est encore chanté de nos jours.

Chantons, je vous en prie,
Par exaltation
En l'honneur de Marie
Pleine de grand renom !
Pour tout l'humain lignage
Jeter hors de péril,
Fut transmis un message
A la Vierge de prix.

Marie fut nommée,
Par destination,
De royale lignée
Par génération
Or, vous dites Marie
Qui fut le messager
Qui porta la nouvelle !
Pour le monde sauver.

Il y a loin de ce Noël à celui de Campeau de Roquemaure, musique d'Adam :

« Minuit ! chrétiens, c'est l'heure solennelle... »
Mais il a son charme, sa naïveté qui plaît et séduit.

.

Je vous parlais tout à l'heure de la fête de Noël chez les anglais.

C'est chez eux la plus grande fête de l'année, comme en France est le jour de l'an.

Les fêtes anglaises étonnent toujours les français et je citerai à ce propos quelques réflexions de Louis Blanc (Rien de politique, soyez tranquilles.)

« Mais le brouillard de Christmas se lève. C'est le jour de la goinfreterie générale, le grand jour, le jour où l'indigestion fait partie des institutions nationales. Pour s'y préparer dignement, les plus prévoyants ont eu soin de se munir de pilules digestives annoncées dans tous les journaux par MM. les apothicaires. Maintenant l'enfer peut venir : par Jupiter, on ne le craint pas !

« Mais Christmas, hâtons-nous de le dire, a son côté délicat et charmant ; c'est celui qui touche aux affections de familles. Ce jour-là il pleut des joujoux, et les enfants sont maîtres de la situation. A leur tour de commander. Fiers de leur royauté reconnue par les vieux parents, et les mains pleines de trésors, ils ont toutes sortes de jolies raisons pour croire qu'on les aime encore plus qu'à l'ordinaire ; ils en profitent et fort bien. »

Si les Anglais mangent beaucoup lors de *Christmas*, comme le dit Louis Blanc, je dois reconnaître avec lui qu'ils n'oublient pas les pauvres et que « de ces tables de *Christmas* il tombe chaque année d'abondantes miettes pour Lazare.

Faisons comme eux, mes amis, n'oublions pas Lazare ; surtout cette année, quand la misère est si grande et le nombre des pauvres plus considérable que jamais.

Les Anglais ont certes une grande qualité, ils sont généreux, ils pensent à ceux qui ne possèdent rien, et c'est une supériorité qu'il ne faut pas leur laisser plus longtemps.

La lutte sur le terrain de la charité est bien perdue par la constitution, je crois ?

.

—Mais, me dit un ami, vous oubliez que l'on ne fera pas bonbance cette année. Noël tombe un vendredi, jour maigre.

—Erreur, vendredi ou non, Noël est jour gras.

—Pourquoi donc ?

—Parce que l'Église en a jugé ainsi, et, me dit un vieil auteur : « parce que c'est ce jour-là que le Verbe s'est fait chair. »

En revanche, le jour de l'an sera maigre, très maigre.

La petite morue est déjà en grande demande, la truite des lacs est très rare, et on va être forcé de se rabattre sur le poisson salé.

Mais je me perds, j'avance de huit jours. Pensons à Noël, pensons à nos chers petits enfants et aux pauvres.

Balthazard pense à Lazare !

.

Il y a deux ou trois jours, j'ai été témoin (ce n'est pas la première fois) d'un fait qui prouve que ces appels à la charité, que je ne cesse de faire, ont bien leur nécessité.

C'était le matin, je passais rue Sherbrooke. Des piailllements redoublés me firent lever la tête, et j'aperçus une volée de moineaux voletant, criant, becquetant, mangeant autour d'une charmante fillette qui jettait du pain à toute la bande affamée.

Fatiguée cependant, je suppose, ou prise de frisson, car il faisait très froid, la blonde enfant lança dans la neige un gros morceau de pain qu'elle avait dans son tablier et rentra.

Je n'étais pas seul à voir la scène. Un pauvre diable, hâve, pâle, maigre, faible, grelottant, frissonnant, tremblant, sortit d'une ruelle, saisit le morceau de pain, déjà piqueté par cent becs d'oiseaux, et mordit à pleines dents.

Croyez-vous que c'est bien de la misère ?

Je donnai quelques cents au malheureux et je poursuivis ma route.

Partout j'ai vu des malheureux comme j'en avais vu la veille, comme j'en vois aujourd'hui, comme vous en verrez demain.

.

J'ai parlé de la gravure de Noël.

Notre première page n'est pas gaie, pour une semaine qui devrait être toute de joie, mais, hélas ! ce n'est pas nous qui en avons fourni le sujet.

C'est à Ottawa, au ministère, qu'il faut s'en prendre.

On va porter Riel au cimetière de Saint-Boniface, où il repose maintenant.

La huitième page, sous sa forme très humoristique, cache une plaie que sent bien le héros du réveillon.

Jamais il ne s'est senti plus seul. Pendant que tout le monde s'amuse en famille, lui a oublié qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, et il est là, seul, avec... d'autres bêtes.

Ne le plaignez pas, mesdemoiselles, c'est un être indigne de pitié, un misérable, un bandit, un être sans cœur..... c'est un CÉLIBATAIRE.

LÉON LEDIEU.

LA CHAPELLE BLANCHE

SOUVENIR DE NOËL

CHACQUE année, à la Noël, j'entendais vanter par mes petits camarades, les splendeurs de la messe de minuit. Mon imagination d'enfant était vivement surexcitée par ces récits, par les cérémonies et les chants naïfs qui, ce jour-là, égayaient la mode-*te* église de ma ville natale, par l'histoire touchante de la naissance de l'Enfant-Dieu que le curé racontait à la grand-messe.

Chaque année, à la Noël, je disais à ma mère : —Je voudrais bien aller à la messe de minuit... Et invariablement, mon excellente mère me répondait :

—Les petits enfants n' sortent pas la nuit par le froid qu'il fait. Mais tu entendras la messe dans la chapelle blanche.

Cela voulait dire que je dormirais paisiblement sous son doux regard, entre mes draps, la tête bien abritée par les blancs rideaux de mon lit.

Un jour de Noël, je revins à mon idée avec une insistance particulière. Pour me calmer, ma mère me promit de me conduire à la messe de minuit l'année prochaine. J'aurais huit ans. Je serais un grand garçon. Je pourrais alors braver le froid de la nuit.

Cette promesse ne fut pas oubliée.

.

L'hiver qui suivit se distingua par sa rigueur. Vers le milieu de décembre, la neige tomba abondamment.

La plaine revêtit son épais manteau de ouate et les toits des maisons disparurent sous une teinte uniforme d'une éclatante blancheur. Puis le froid devint plus vif. La neige cessa de tomber ; et quand Noël arriva, il gelait à pierre fondre.

Mais bien réchauffé et bien clos dans la salle à manger où flambait un feu clair, je me souciais peu de la gelée et de la glace. Au repas de midi, quand vint le dessert, je déclarai sérieusement qu'ayant huit ans passés, j'entendais bien, comme on me l'avait promis, aller à la messe de minuit à l'église de la ville et non dans la chapelle blanche.

Ma mère, en entendant cette déclaration basée sur une promesse formelle, fut un peu embarrassée. Mais je n'y pris pas garde et je ne remarquai pas non plus l'hésitation avec laquelle elle me dit :

—Eh bien, nous irons, malgré l'horrible froid qu'il fait. Mais il n'est pas encore minuit et nous avons le temps de nous préparer.

J'étais ravi. J'allais enfin réaliser mon rêve, voir de mes yeux ces belles fêtes chrétiennes que les ombres de la nuit rendaient encore plus mystérieuses et plus attrayantes. Je sautais de joie. Je parcourais la maison en chantant des cantiques :

Il est né, le divin enfant ;

Jouez, hautbois ; sonnez remusettes....

et dans mon attente anxieuse, la soirée me semblait extraordinairement longue.

.

Après le souper, quand tout fut calme et silencieux, je vis mes parents assis au coin du feu, comme à l'ordinaire, mon père lisant près de la lampe, ma mère un peu dans l'ombre, fixant sur moi ses regards profonds si tendres et si aimants, je sentis mon enthousiasme se calmer légèrement. Encore quatre heures à attendre, me disais-je, minuit n'arrivera donc jamais.

Ma mère me prit sur ses genoux, m'embrassant, me câlinant, sans me parler de nos grands projets. Je me laissais faire. Je m'abandonnais à ce doux bien-être, me sentant réchauffé par cet amour maternel si pénétrant, bien plus que par l'ardent brasier qui scintillait près de nous.

Peu à peu un engourdissement voluptueux s'empara de moi. Le sommeil, d'abord lointain, presque invisible, arrivait à pas légers. Mes yeux commençaient à se remplir d'une poussière impalpable qui voilait ma vue. Je faisais mille efforts pour me tenir éveillé. Je luttais avec énergie. Mais j'allais être bientôt vaincu.

Ma mère s'apercevait depuis longtemps de ce combat acharné et en souriait intérieurement. Quand elle vit que j'allais être terrassé par l'ennemi, elle me dit :

—Mon enfant, il faudra aller te coucher.

—Non ! maman, m'écriai-je en me frottant les yeux, je veux aller à la messe de minuit.

—Certainement, nous irons. Mais il n'est que neuf heures. Tu as le temps de faire un bon somme. On va bassiner ton lit. Tu dormiras bien tranquille, et quand la messe sonnera, je te réveillerai.

Après quelques résistance, je finis par me laisser persuader. Je suivis ma mère et, quand je fus couché dans mon petit lit bien chaud, je dis encore les yeux à demi-clos :

—Maman, tu me le promets, tu me réveilleras... et je m'endormis.

.

Un peu avant minuit, toutes les cloches de l'église se mirent en branle. J'entendais distinctement leur joyeux carillon qui jouait des airs populaires. J'écoutais aussi le bruit régulier et sec, sur le verglas de la rue, les pas des paysans se rendant à la messe.

—Voici le moment, me dis-je tout réjoui.

En effet, ma mère, déjà prête, s'approchait de mon lit et m'aidait à m'habiller. Ce ne fut pas long. Je mis de jolis gants fourrés, des chaussons de laine tout neuf, et nous partîmes.

La nuit me parut claire comme le jour et toute resplendissante d'une lumière surnaturelle. Je ne sentais pas du tout le froid. Il neigeait. Dans le ciel, bien haut, j'entrevois comme une troupe d'anges aux longues ailes repliées, rangés en cercle sous des amandiers fleuris et occupés à plumer de grands cygnes ; et plumes et fleurs tombaient lentement en neige aussi douce et aussi tiède que le duvet de mon oreiller.

Nous arrivâmes en quelques minutes à l'église. La nef, tout éclata de lumière, me parut se perdre dans des profondeurs extraordinaires. Mille cierges allumés, jusque sous le cintre, jetaient de tous côtés des rayons jaune comme de l'or en feu. La foule immense s'entassait au centre et dans les bas-côtés. Dans le lointain, le chœur et l'autel se confondaient sous un semis serrés d'étoiles scintillantes. Nous pûmes traverser facilement la foule et prendre place dans la chapelle de la Vierge. Au fond, dans l'ombre, on apercevait vaguement l'étable de Bethléem, au sol couvert d'une paille fine et argentée, la crèche où dormait l'Enfant Jésus, la Vierge Marie près de lui assise et saint Joseph à genoux, avec un nimbe au-dessus de la tête.

.

La cérémonie commença. J'écoutais avec ravissement une musique céleste qui semblait venir de la tribune et des grands orgues, où se mêlait des voix de jeunes filles et des accents extra-terrestres que je n'avais jamais entendus. Je levai les yeux et je vis un chœur de séraphins, drapés de gaze, planant dans le vide et tenant à la main des harpes, des lyres, comme dans un des tableaux de l'église. Ils chantaient en s'accompagnant, et je répétais moi-même les paroles ailées de leurs cantiques.

Un bruit de pas se fit entendre à l'entrée de l'église. Un frémissement de surprise courut dans l'assistance, et je vis arriver un groupe de jeunes paysans couverts de blanches fourrures, portant des boulettes enrubanées ou de longs bâtons aux bouts recourbés. C'étaient les bergers de Bethléem. Ils entrèrent dans la chapelle de la Vierge, pénétrèrent dans l'étable subitement grandie et se mirent à jouer une aubade en l'honneur de l'enfant divin, et se rangèrent ensuite sur les côtés de l'étable et adorèrent le Rédempteur.

Puis vinrent les trois rois Mages, précédés par une énorme étoile, qui marchait devant eux, et suivis d'une longue escorte de serviteurs et d'esclaves portant de l'encens, de la myrthe et des étoffes précieuses. Ils s'agenouillèrent et se mirent aussi en adoration.

.

Alors parurent trois nouveaux personnages que je ne distinguai pas bien d'abord. Peu à peu ils se rapprochèrent, et je vis au premier rang une brebis toute blanche. Elle s'avancait timidement, et son bêlement plaintif se transformait, par un phénomène surnaturel, en paroles douces et aimantes à la louange de Jésus enfant. Derrière elle marchait un bœuf majestueux, puis arriva, d'un air humble et contrit, l'âne aux grandes oreilles. Il remuait la tête du haut en bas pour exprimer son respect, et on l'entendit braire des paroles confuses et incohérentes, qui mirent en joie tout l'auditoire, anges, rois et bergers, et firent même naître un léger sourire sur les lèvres de la Vierge et de saint Joseph.

Cet incident fut de courte durée, et je vis alors, avec une joie mêlée de surprise, le petit Jésus lui-même, devenu tout à coup un enfant de mon âge, prendre la main de sa mère et venir à nous. Quel bonheur ! j'allais pouvoir aussi lui parler et lui exprimer mon amour.

La Vierge Marie, dans sa simple robe bleue, aux plis droits, mais avec la démarche d'une reine, s'approcha de ma mère ; et, pendant que ces dames causaient entre elles, le petit Jésus me prit par la main et me dit :

—Voulez-vous jouer avec moi ?

Mais la sainte Vierge, se penchant vers son fils :

—Tu n'embrasses pas ton petit ami, lui dit-elle ?

Alors le petit Jésus m'embrassa sur les deux joues.

Au contact de cette bouche divine, j'éprouvai une sensation indéfinissable de plaisir et de fierté. Je me sentis rouler dans un abîme de béatitude, de blancheur et de lumière, et je perdis tout sentiment de la réalité.

Le lendemain, à mon réveil, je vis ma mère près de mon lit, le regard inquiet :

—Tu as mal dormi me dit-elle. N'es-tu pas malade ?

—Oh ! non. Je te remercie bien de m'avoir mené à la messe de minuit. C'était bien beau.

Et je me mis à lui raconter tout ce que j'avais vu.

—Mon pauvre enfant, ton récit est fort joli, ajouta-t-elle en me prenant par la main pour voir si je n'avais pas un peu de fièvre, mais ce n'est qu'une vision que le bon Dieu t'a envoyée dans la chapelle blanche.

—Comment ? Tu ne m'as donc pas réveillé ?

—Non, mon enfant, tu dormais si bien et il faisait si mauvais temps que je n'ai pas tenu ma promesse.

—Alors, je n'ai rien vu ? rien entendu ? je n'ai fait que rêver ?

Et je pleurai amèrement sur mes premières illusions.

GABRIEL MARC.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

MAL DE TÊTE.—Trempez un essuie-main dans de l'eau bien chaude, tordez et appliquez sur la tête où est le mal, et mettez un essuie-main sec par-dessus. Cela guérira le plus mauvais mal de tête.

A MÉDITER

Il y a dans le Christianisme une admirable connaissance du cœur humain. Pour empêcher que l'amour de soi ne se déprave, la religion lui présente un but ravissant qu'elle place dans un autre monde. L'homme, animé d'espoir d'atteindre ce but, pratique le désintéressement sur la terre, il a la force de s'élever jusqu'à l'abnégation de lui-même. Otez la religion, l'égoïsme règne et cherche à s'assouvir ici-bas.

"ALMANACH POUR TOUS."—Cet excellent et joli almanach, pour 1886, vient de nous être expédié par la maison L.-A. Choquet et frère, de Saint-Hyacinthe. Nous le recommandons à nos lecteurs. Cet almanach contient cent pages d'impression. En vente chez tous les libraires.



*Le ciel est noir, la terre est blanche :
—Cloches, carillonnez gaiement !
Jésus est né :—la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.*

*Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid :
Rien que des toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.*

*Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.*

*La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel
Et tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : " Noël ! Noël ! "*

TH. GAUTIER.

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

XLIII



U se trouve le bureau de poste? reprit Ovide.

—Tout au haut du village, monsieur. Vous aurez plus vite fait de porter votre lettre à la boîte de la gare.

Le Dijonnais se dirigea vers le chemin de fer, qu'il atteignit en quelques minutes et où il mit sa lettre à la poste. Il avait une heure à employer jusqu'à l'arrivée d'Amanda.

La forêt de Fontainebleau, dont la lisière borde le village de Bois-le-Roi, lui offrait un but de promenade intéressant. Ovide s'engagea dans une des allées ombreuses se greffant sur la route, qui suit en cet endroit le tracé du chemin de fer. A peine avait-il fait cinquante pas dans cette allée bordée d'arbres deux fois séculaires, qu'il aperçut un groupe de cinq personnes assises sur l'herbe au pied d'un chêne. Au centre de ce groupe se trouvait un homme, dont les cheveux blancs comme la neige, la peau parcheminée et sillonnée de rides, attestaient le grand âge.

Le vieillard parlait avec lenteur. On l'écoutait avec une religieuse attention. Ovide avançait toujours. Lorsqu'il fut à proximité du groupe, la voix de l'octogénaire frappa distinctement son oreille, il tressaillit et s'arrêta en fixant son regard sur le causeur.

—C'est singulier, se disait-il en s'éloignant, voilà une voix qu'il me semble bien avoir entendue quelque part. Elle était plus jeune, mais le timbre n'a pas changé. Je crois également avoir vu ce visage, mais où? Et l'homme en redingote noire, en cravate blanche, à moins que mes souvenirs ne m'abusent, je le connais aussi.

Et il se mit, mais vainement, à interroger sa mémoire. Laissons-le s'éloigner et demeurons auprès du groupe. C'était maintenant le médecin qui parlait.

—Ainsi, disait-il, en 1861, vous vous êtes embarqué à Londres sur le paquebot le "Lord Maire" en destination de New-York.

—A la fin du mois de septembre, répondit le vieillard, je m'en souviens comme si c'était hier. Je venais d'être mis à la retraite, j'avais soixante ans passés, j'allais rejoindre ma fille. Je suis resté seize ans là-bas, puis la nostalgie du pays m'a pris et je suis revenu à Bois-le-Roi, monsieur, avec ma fille et mes petites-filles, que j'aime plus que tout au monde. Je m'efforce de remplacer leur pauvre père.

—Le hasard amène de singuliers rapprochements, dit le médecin, sans nous en douter nous nous trouvons sur le même navire.

—Sur le "Lord-Maire"?

—Parfaitement, monsieur Bosc, il y avait à bord un grand industriel américain qu'il m'a été donné de connaître ensuite à New-York, James Mortimer, et un Français qui devint plus tard son gendre, monsieur Paul Harmant.

—Oui, oui, nous étions ensemble pendant la tra-

versée, fit l'octogénaire. Ce nom de James Mortimer me le prouve et me rappelle une aventure qui m'est arrivée en route, une tentative de vol.

—Une tentative de vol?

—Dont j'ai failli être victime. J'avais sur moi, dans une sacoche de cuir, une somme importante, mes économies de trente ans, toute ma modeste fortune. Un misérable coupa la courroie et s'empara de la sacoche.

—Elle vous a été rendue, cependant?

—Oui, grâce à un passager qui avait surpris le voleur en flagrant délit.

—Je n'ai pas entendu parler de cette tentative de vol.

—Vous ne pouviez en entendre parler, car, cédant aux instances du passager qui connaissait la famille du voleur, j'ai bien voulu garder le silence.

—Sur ce même paquebot, reprit le médecin, j'ai eu l'occasion de causer avec un Canadien qui m'a fait connaître la chose la plus étrange que j'aie recueillie pendant six années de séjour en Amérique où j'allais faire des études.

—A plusieurs reprises, et j'ai toujours obtenu le résultat souhaité.

—Je cesse alors d'être incrédule. Docteur, vous avez dû rapporter d'Amérique de nombreux secrets scientifiques.

—J'ai appris à connaître certaines plantes qui ne sont point admises dans la médecine française, et qui jouissent cependant de propriétés incontestables.

—Employez-vous ces plantes?

—Chaque fois que j'en trouve l'occasion, et cela me réussit toujours.

—Etes-vous pour longtemps dans le pays?

—Pour quelques jours seulement. Je suis venu voir ma sœur souffrante, et je profite de mon séjour ici en me reposant le plus possible. Un de mes confrères a bien voulu se charger de visiter ma clientèle.

—Eh! bien, tout le temps que vous resterez à Bois-le-Roi, voyons-nous chaque jour, je vous en prie. Nous parlerons de cette belle Amérique que j'aime, mais où je n'aurais pas voulu mourir.

—Cher monsieur Bosc, je vous le promets.

Les deux jeunes filles venaient de se lever, ainsi que leur mère.

—Grand-père, fit l'aînée, je crois qu'il est l'heure de rentrer chez nous, le moment du dîner s'approche.

—Et, ajouta le médecin, la fraîcheur du soir, dans les bois, est mauvaise pour vous. Regagnez donc votre logis, je vous le conseille.

—Eh bien! docteur, donnez-moi un coup de main, s'il vous plaît. Je ne suis plus lesté comme autrefois.

Le médecin aida l'octogénaire à se relever et lui offrit son bras. René Bosc l'accepta, et les cinq personnages prirent le chemin de Bois-le-Roi. L'ex-agent de la sûreté habitait une petite maison à l'entrée du village, sur les bords de la Seine. A la porte de cette maison le docteur remit l'octogénaire aux soins de sa fille et de ses petites-filles et se retira. Il suivit le chemin qui côtoie la Seine et passa devant l'auberge du "Rendez-vous des chasseurs" L'hôtesse était sur le seuil. Elle salua le médecin et lui demanda:

—Comment va madame votre sœur?

—Beaucoup mieux, ma chère dame. Elle est presque remise.

—Alors vous allez bientôt nous quitter?

—Dans quelques jours, j'irai reprendre mes travaux.

Le docteur s'inclina et poursuivit sa route. Ovide était revenu sur ses pas, car l'heure s'avavançait. Il cherchait toujours, mais en vain, à se rap-

peler en quel endroit il avait vu jadis les deux hommes qui causaient au pied du vieux chêne.

Au moment où au retour de la promenade le Dijonnais repassa au même endroit, ils ne s'y trouvaient plus. Un coup de sifflet prolongé lui annonça l'arrivée du train de Paris à Bois-le-Roi. Il marcha plus vite, afin d'aller recevoir mademoiselle Amanda. L'essayeuse de madame Augustine descendit d'un compartiment de première classe, fort coquettement mise et jolie à ravir. L'arrivante avait une malle assez volumineuse qu'il fallu déposer provisoirement à la consigne.

—Avez-vous trouvé quelque chose de confortable? demanda-t-elle au pseudo-baron de Reiss.

—Vous en jugerez tout à l'heure.

—Le dîner?

—Nous attend.

—Le canot?



Trois wagons étaient complètement démolis.—(Voir page 270 col. s.)

—Quelle est cette chose?

—Vous devez la connaître, vous qui êtes resté près de vingt ans là-bas.

—Enfin de quoi s'agit-il?

—D'un liquide que les Indiens nomment liqueur bavarde, et qui est à peu près l'équivalent de la liqueur de Java produite par l'infusion du "Pohou upas," mais sans le côté toxique, ou du moins avec ce côté bien amoindri.

—Oui, oui. Je connais, répondit l'ex-agent de la sûreté René Bosc. J'ai entendu parler de cette liqueur, qui fait parler les plus discrets. Mais je suppose que ses effets merveilleux n'ont jamais existé que dans les mélodrames.

—En cela, mon cher Bosc, vous vous trompez.

—Le croyez-vous?

—Je fais plus que le croire. J'en suis sûr.

—Avez-vous donc fait l'expérience?

—L'hôtel en possède six. Vous choisissez celui qui vous plaira.

En quelques minutes Ovide et sa compagne arrivèrent au "Rendez-vous des Chasseurs." On mettait le couvert. Soliveau donna l'ordre à un domestique d'aller prendre à la consigne la malle dont il lui remit le bulletin, et de la porter à la villa des Mûriers.

—Qu'est-ce que c'est que la villa des Mûriers ? demanda l'essayeuse.

—La maisonnette que nous habiterons.

—Allons la visiter tout de suite.

XLIV

Ovide prit les clefs et conduisit Amanda.

—C'est très gentil, ici ! s'écria la jeune fille en esquissant un pas que n'aurait pas désavoué une habituée de Bullier ou de la Reine-Blanche. Nous serons comme chez nous. Mais où prendrons nous nos repas ?

—A l'hôtel, répondit Ovide.

—Ah ! ça, par exemple, c'est eunuyeux. Le déjeuner, passe encore, mais pas le dîner. J'aimerais dîner ici tous les soirs. Arrangez-vous pour qu'on nous serve ici le soir.

—Je donnerai les ordres.

Le garçon arrivait avec la malle. Amanda fit placer cette malle dans une des chambres et on rejoignit l'hôtel où le dîner attendait.

—Madame est-elle satisfaite du pavillon ? de madame l'hôtesse.

—Tout à fait.

—Je le pensais bien. Vous serez là tranquille. Pas de voisins, sauf à droite de la villa une maison habitée par une dame malade, la sœur du docteur Richard.

—Un médecin, fit Amanda en riant, si je suis malade je l'appellerai par-dessus le mur.

—Il ne vous entendrait pas. La propriété est grande, et la maison se trouve tout au bout du jardin que la muraille de clôture sépare du vôtre.

Ovide écoutait avec attention et notait chaque parole dans son esprit.

—Dinons-nous ? fit Amanda.

—On n'attendait que l'arrivée de madame pour servir.

—Eh bien, servez. Tous les matins nous viendrons déjeuner ici, et tous les soirs on nous portera notre dîner dans le pavillon.

—Madame voudra bien me donner le menu du dîner chaque matin ?

—C'est monsieur le baron qui se chargera de le rédiger.

On se mit à table et on fit honneur à la cuisine du "Rendez-vous des Chasseurs."

Nous nous garderons bien d'enregistrer jour par jour les actions de nos deux amateurs de villégiature. Nous nous bornerons à relater les faits qui se rattachent directement à notre histoire et doivent avoir une action sur la destinée de nos principaux personnages. Mademoiselle Amanda jouissait consciencieusement des plaisirs champêtres, tout en se défiant fort du baron Arnold de Reiss, qu'elle soupçonnait d'être tout autre chose qu'un baron, et dont les dispositions à son égard lui paraissaient au plus haut point suspects.

Dans quel but Ovide avait-il accepté sans se faire prier une partie de campagne qui devait se prolonger pendant huit jours ? Peut-être nos lecteurs se sont-ils déjà posé cette question. Ce sont les faits qui se chargeront de leur répondre.

Depuis quatre jours, nos deux personnages habitaient Bois-le-Roi dont c'était la fête patronale. Les promenades sur l'eau, les excursions dans la forêt, les visites aux sites renommés, les stations devant les boutiques et les curiosités foraines, se succédaient sans interruptions. Ovide et sa compagne rentraient éreintés, dinaient plantureusement au pavillon des Mûriers, et Amanda, sentant le besoin de reprendre des forces pour continuer le lendemain cette existence active, allait se mettre au lit, tandis qu'Ovide en faisait autant de son côté. La jeune fille voyant le pseudo baron de Reiss, attentif auprès d'elle, toujours prêt à satisfaire ses moindres caprices, commençait à croire qu'elle l'avait mal jugé, qu'il ne songeait nullement à se servir contre elle de la déclaration dont il était possesseur, et regrettait de n'avoir pas obtenu de madame Augustine quinze jours de congé au lieu de huit. Soliveau, lui, se disait qu'il était temps d'agir.

Après le déjeuner à l'hôtel du "Rendez-vous des Chasseurs," Amanda eut envie de faire une promenade en bateau. Depuis le matin, Ovide qui ruminait son plan, s'était plaint d'un violent mal de tête menaçant de se changer en migraine.

—Ma belle poulette, fit-il, je n'aurai pas aujourd'hui le courage de vous accompagner. Je ne suis plus de la première jeunesse, et vous êtes infatigable. Permettez-moi d'aller me reposer un peu et de vous laisser seule cet après-midi.

—Je ne veux point abuser de vous, cher baron, répondit Amanda. J'irai faire un tour sur la rivière, une ligne à la main, et j'essayerai de pêcher une friture de goujons. Allez vous reposer. Deux heures de sommeil dissiperont votre mal de tête.

—Je profiterai de la permission, car je suis réellement souffrant.

—Voulez-vous que je rentre avec vous et que je vous tienne compagnie ?

—Je serais au désespoir de vous imposer inutilement le rôle de garde-malade. Je n'ai besoin que de solitude et de silence. Allez pêcher une friture. Je regagne la villa.

—Où nous retrouverons-nous ?

—Ici avant dîner. J'y viendrai prendre mon absinthe.

Ovide quitta la jeune femme qui se munit de ses ustensiles de pêche, monta en canot et alla choisir une bonne place, à l'ombre d'un saule, tandis que le pseudo baron se rendait à la villa des Mûriers ; marchant à petits pas, comme doit marcher un homme éprouvé par la migraine. Une fois la porte du pavillon refermée derrière lui, il reprit son attitude ordinaire.

—Il y a vingt-et-un ans, murmura-t-il, j'ai voulu savoir ce qu'était, ce que pensait le faux Paul Harman. Je l'ai su. Aujourd'hui je veux savoir ce qu'Amanda pense de moi, ce qu'elle sait, ce qu'elle devine. Je le saurai.

Ouvrant alors l'armoire dans laquelle il avait soigneusement enfermé la valise il tira de cette valise la fiole que nous l'avons vu envelopper et placer entre deux chemises avant de quitter Paris. Un sourire vint à ses lèvres tandis qu'il regardait cette fiole.

—La liqueur bavarde, fit-il, me donnera comme autrefois un résultat complet.

Il plaça la fiole sur une table et promenait son regard autour de lui. Un petit buffet de bois peint supportait plusieurs bouteilles et carafons de diverses liqueurs chartreuse, curaçao, cassis, anisette, etc. L'une de ces bouteilles, étiquetée "chartreuse verte," ne renfermait plus que quatre ou cinq petits verres de liquide.

—C'est la chartreuse verte qu'Amanda préfère aux autres alcools, se dit Soliveau. Ce soir, elle en boira comme d'habitude, et le résultat ne se fera guère attendre.

Il déboucha la bouteille de chartreuse, puis la fiole apportée d'Amérique et versa dans la première environ deux cuillerées du contenu de la seconde. Ceci fait, il replaça les objets là où il les avait pris, puis ne sachant à quoi employer son temps, son prétendu malaise lui défendant de sortir, il s'étendit sur un canapé, et, sous l'influence de la chaleur et de la digestion, il ne tarda pas à s'en lormir.

Nous le laisserons sommeiller et nous rejoindrons mademoiselle Amanda, occupée depuis une heure à suivre d'un regard attentif les oscillations du bouchon de sa ligne, et prenant un plaisir très vif à cette occupation, car le goujou mordait à miracle. Tout à coup son attention fut détournée par un bruit anormal venant du côté du chemin de fer dont la voie côtoyait en cet endroit et dominait le cours de la rivière. Ces coups de sifflet retentissaient avec violence, suivis bientôt d'un choc terrible, puis de cris, de gémissements, d'appels au secours. Amanda se dressa sur le banc de nage du canot et vit des gens s'agiter, en proie à un affolement complet, tandis que d'autres s'efforçaient de sortir des wagons à demi-brisés et s'entassant dans un hideux désordre.

—Un accident terrible, murmura la jeune fille, la rencontre de deux trains sans doute.

Alors, poussée par la curiosité, elle amarra son canot au tronc du saule, sauta sur la berge, et, sans souci du débrillé de son costume, se dirigea vers le théâtre de la catastrophe, tout voisin de la gare.

Déjà nombre de curieux se rendaient en courant du même côté. Elle arriva. Un spectacle effroyable s'offrit à sa vue. Trois wagons étaient complètement démolis. D'autres, culbutés, s'amoncelaient les uns sur les autres. De toutes parts s'élevaient des cris de douleur et d'épouvante. Déjà on emportait sur des civières des gens blessés sanglants, à moitié morts. Le chef de gare, blanc comme un linge et secoué par un tremblement nerveux, criait :

—Qu'on transporte les blessés dans les hôtels du pays. Qu'on se hâte !

Amanda, pâle, épouvantée, avait pris place près de la sortie, pour voir les malheureux qu'on emportait.

Le flot des curieux la poussait en avant, et bientôt elle se trouva tout à fait en première ligne. On déblayait les débris pour arriver aux cadavres et aux blessés. Des employés du chemin de fer pénétraient dans un compartiment presque broyé, afin d'en retirer les victimes, sous la surveillance immédiate du chef de gare. Quatre voyageurs, couverts de contusions et de plaies, mais vivants encore, furent portés l'un après l'autre sur des matelas. Dans l'intérieur du compartiment, une voix cria :

—Voilà un pauvre diable qui me paraît mort. C'est un jeune homme.

—Il n'est peut-être qu'évanoui, répliqua le chef de gare. Prenez les plus grandes précautions.

En ce moment, deux médecins arrivaient, celui du pays et le docteur Richard que nous avons entendu causer dans la forêt avec le vieux René Bosc.

XLV

Les deux médecins se mirent en devoir d'examiner les blessés. Le jeune homme que l'on prétendait mort fut retiré du wagon avec beaucoup de peine. Il avait à la tête une blessure profonde. Le sang ruisselait sur son visage. A l'appel du chef de gare, le docteur Richard accourut et demanda :

—Qu'y a-t-il ?

—Voyez ce malheureux, monsieur, je vous en prie !

Et le chef de gare désignait le corps inanimé que deux employés du chemin de fer venaient de déposer sur le quai. Le médecin se pencha vers le blessé. Amanda se trouvait en ce moment tout près de lui. Le visage sanglant du voyageur évanoui attira ses regards. Soudain elle poussa une sourde exclamation.

—C'est lui ! C'est bien lui. C'est Duchemin ! murmura-t-elle ensuite avec épouvante.

Le chef de gare avait entendu l'exclamation.

—Vous connaissez ce jeune homme, madame ? fit-il.

Déjà mademoiselle Amanda regrettait de n'avoir pas dominé son premier mouvement. Le souvenir du passé de Joigny ne lui permettait pas de répondre d'une façon affirmative à la question qu'on lui adressait.

—J'ai cru, balbutia-t-elle, mais, en regardant mieux, je vois bien que je me trompais, une simple ressemblance, une ressemblance très vague.

—Ce jeune homme n'est que blessé, dit le docteur Richard après examen. Qu'on l'étende sur une civière et qu'on le porte dans un hôtel du pays, où j'irai lui donner des soins.

—A quel hôtel, docteur ? trouvera-t-on de la place ?

—Au "Rendez-vous des Chasseurs," on en trouvera. Qu'on s'y présente de ma part.

—Voilà qui s'arrange mal, pensait Amanda. Je n'aurais pas voulu que le baron vit Duchemin.

On emportait déjà le blessé. La jeune fille suivit à quelque distance. La civière fut entrée dans la cour de l'auberge, l'amie du baron de Reiss rejoignit son canot, reprit sa ligne et se remit à pêcher ; mais une vive préoccupation l'assiégeait. Au bout d'une demi-heure, elle sauta sur la berge et se rendit droit à l'hôtel.

—Vous savez l'accident, madame ? lui demanda la maîtresse du logis.

—Il s'est passé presque sous mes yeux. Je sais même qu'on vous a amené des blessés.

—Trois. Deux dames et un jeune homme. Le docteur Richard va venir les visiter. C'est un très grand malheur ; il paraît qu'on n'avait pas signalé

en temps utile le train venant de Lyon, et qu'il s'est rencontré avec un train venant de Paris.

En ce moment Ovide Soliveau entra. Il avait l'air parfaitement dispos. De sa migraine il ne restait plus trace.

—Je viens d'entendre parler d'un accident, fit-il. Qu'est-ce qui s'est passé?

Amanda raconta ce qu'elle avait vu, en ayant soin de ne point parler de Duchemin reconnu par elle, et, comme Ovide manifestait le désir d'aller jusqu'à la gare, elle voulut l'accompagner. La consternation était peinte sur tous les visages. On ne comptait pas moins de onze morts et de vingt-sept blessés, dont plusieurs très gravement. La justice commençait une enquête. Un peu après sept heures, Ovide et sa compagne regagnèrent la villa des Mûriers où on allait leur servir à dîner. Amanda semblait triste.

—Qu'avez-vous donc? lui demanda le pseudo-baron. Est-ce l'accident du chemin de fer qui vous a pris votre gaieté?

—Un peu.

—Bah! qu'est-ce que ça vous fait, au fond? Nous n'y étions pas, c'est l'essentiel. Tant pis pour les autres.

—Voilà une réflexion d'égoïste!

—Egoïste, je le suis, ma chère, et ne m'en cache point.

La servante interrompit ce dialogue en apportant le dîner et en allumant les bougies de la salle à manger. Les deux convives se mirent à table.

—Monsieur et madame, dit la bonne après avoir servi tous les plats, j'ai placé le café au chaud dans la cuisine. Si vous voulez m'en donner la permission, je partirais, car il y a bien de l'ouvrage chez nous aujourd'hui, rapport aux blessés.

—Oui, oui, allez, ma fille, fit Amanda. Je verserai le café moi-même. Vous fermerez les portes derrière vous, car nous ne sortirons pas ce soir.

La servante s'en alla. Ovide qui jouissait d'un merveilleux appétit, prolongea le repas, puis Amanda débarrassa la table et alla chercher le café.

—Quelle liqueur boirez-vous, mon ami, demanda-t-elle.

—Du rhum, ma belle poulette, selon mon habitude, et vous?

—Oh! moi, de la chartreuse, comme toujours. La chartreuse, c'est mon faible. Le père Garnier est un grand homme!

Mademoiselle Amanda servit le café, posa la bouteille de rhum à côté d'Ovide, remplit pour elle-même un petit verre avec la chartreuse mélangée de liqueur canadienne, roula une cigarette et l'alluma puis, ayant pris son café, vida son verre d'un seul trait, le remplit de nouveau, et tout en causant et en fumant, le but par petite gorgées. Ovide lui donnait la réplique et ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements. Le temps avait passé. Dix heures et demie sonnèrent, puis onze heures.

Ovide quitta son siège, se dirigea vers la fenêtre du pavillon dont il ferma le volet et revint s'asseoir en face d'Amanda. Celle-ci continuait à fumer tranquillement cigarettes sur cigarettes. Tout à coup, comme Jacques Garaud vingt-et-une années auparavant, elle se trouva d'une façon brusque et pour ainsi dire foudroyante sous l'influence de la liqueur bavarde, et les symptômes que nous avons déjà décrits se reproduisirent. La jeune femme porta la main à son front, puis à son cou.

—La gorge me brûle, fit-elle, j'ai soif.

Elle se versa un grand verre d'eau et le but avidement. Cette absorption ne fit que hâter l'effet prévu. Amanda se dressa, les membres raidis, les yeux hagards. En même temps un éclat de rire nerveux s'échappa de ses lèvres. Ovide, sachant ce qui allait arriver, la regardait de l'air le plus calme et la laissa pendant quelques minutes aller et venir avec une agitation toujours grandissante. Comprenant ensuite que le moment de l'interroger était venu, il commença:

—Eh! bien, ma belle poulette, demanda-t-il, avez-vous deviné quel était l'homme qui s'est payé le couteau en question chez le coutelier du quai Bourbon?

Amanda, rivant sur Ovide un regard d'une expression étrange, répondit d'une voix sifflante:

—L'homme? Mais vous le connaissez aussi bien que moi! C'est le même qui est allé à Joigny collectionner le billet faux de Duchemin et la

preuve du vol que j'ai commis chez madame Delion. C'est vous! Dites donc, mon cher, est-ce que vous vous figurez par hasard que je ne vous avais point deviné depuis longtemps? J'ai de la jugeotte, mon très bon, on ne me fait pas prendre des vessies pour des lanternes! Je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins! C'est vous qui, certain soir où vous m'aviez conduite chez Lucie, avez acheté le couteau pendant que je montais. C'est vous qui, renseigné par mes sottises réponses à vos questions adroites, êtes allé vous ambuser sur le chemin que devait suivre la pauvre fille. C'est vous qui l'avez frappée! Vous valez moins que moi, mon bien cher. Je suis une voleuse, oui, pardieu! Mais vous êtes un assassin!

Amanda s'animait. Elle parlait de plus en plus haut et sa voix devenait stridente. Ovide se leva pour lui imposer silence; pour lui mettre au besoin la main sur la bouche. Elle recula.

—Laissez-moi! laissez-moi! lui cria-t-elle. Ah! je vous connais, pas encore entièrement, mais je saurai bientôt tout à fait qui vous êtes! Je cherche. Je trouverai, et quand j'aurai découvert le nom caché sous celui du baron de Reiss, tant pis pour vous! Ah! vous avez acheté la preuve du crime que j'ai commis! Ah! vous pouvez me perdre! Eh bien! je vous perdrai la première, ou vous payerez cher mon silence! Pourquoi vouliez-vous tuer Lucie? Il y a là un mystère que j'éclaircirai, puis, lorsque la lumière sera faite, la lutte commencera, et je serai la plus forte, je vous en fiche mon billet!

Ovide était devenu pâle. Il tremblait.

—Tais-toi, bégaya-t-il; je t'ordonne de te taire!

—Et moi, je veux parler! répondit violemment Amanda, dont la face se congestionnait, dont un flot de sang injectait les yeux. Ah! tu me croyais assez aveugle pour ne rien voir, assez sottise pour ne rien comprendre! Tu te trompais lourdement, mon pauvre bonhomme! Je voyais, j'entendais! je comprenais! Maintenant je te suivrai pas à pas! Je deviendrai ton ombre! C'est de l'argent qu'il me faut, et beaucoup, tu m'enrichiras, sinon, foi d'Amanda, je t'enverrai au baignoire. Entends-tu? Comprends-tu? au baignoire! Ah! ah! ah! au baignoire!

Et la jeune fille eut un long éclat de rire, convulsif, saccadé, strident.

(La suite au prochain numéro.)

DEUX VERTUS QUI NE S'ÉTAIENT JAMAIS VUES

NOËL RUSSE

DEUX ou trois jours avant Noël, le bon Dieu donnait une fête dans son palais d'azur.

Toutes les vertus y furent invitées, les vertus seules, pas les messieurs, rien que les dames.

Il vint beaucoup de vertus, des grandes et des petites, les petites étaient plus agréables et plus charmantes que les grandes, mais toutes semblaient s'entendre fort bien et se connaître intimement.

Mais voilà que le bon Dieu remarqua deux belles dames qui semblaient ne pas se connaître. Le maître de la maison prit une de ces dames par la main et la mena vers l'autre:

—La Bienfaisance, dit-il, en désignant la première. La Reconnaissance, ajouta-t-il en montrant l'autre.

Les deux vertus furent bien étonnées. Depuis le commencement du monde, elles se rencontraient pour la première fois.

LES SONS DE LA CLOCHE NATALE

METTE aux vents du soir ton hymne triste et doux, ô ma cloche natale! Ta voix est une prière qui élève l'âme, un chant qui fait battre le cœur, un souvenir qui met des larmes dans nos yeux.

Sonne l'Angelus qui porte au recueillement et ravive l'espérance; sonne la fin du jour qui nous fait penser au soir de la vie; sonne les morts, ces chers absents qu'on oublie à mesure que le temps s'éloigne... Conduits nos pas dans les jardins des sépulcres, et rappelle nous qu'il y a là des amis qui reposent jusqu'au réveil des tombeaux.

'Mystérieux sommeil qu'on dort sous la terre... a-t-il quelque rêve, quelque image qui lui retrace les temps passés? Dans cette nuit obscure, revoit-on quelque lueur du jour éteint si vite! Dans ce silence de la tombe, entend-on quelque parole aimée?

O toi qui reposes dans la nuit du cercueil, dis-nous si le bruit de nos pas dans l'herbe haute des cimetières ne t'a jamais fait tressaillir sur ta couche funèbre, si nos genoux qui se posent et nos pleurs qui coulent sur la pierre verdie de ton sépulcre ne t'ont jamais consolé?

Ah! quand je songe à tous ceux que la mort m'a pris, à ces cœurs qui m'étaient si tendres et qui ont cessé de battre, à ceux que j'aimais tant et qui se sont éteints, à ces douces voix qui ont fait le silence autour de moi... Il me semble voir flotter leurs ombres légères avec les vapeurs du soir; il me semble entendre leur voix dans les sons de la cloche qui a sonné leurs joies et leur naissance et leur mort... Oui, je les reconnais, ces soutiens de mon enfance, ces amis de ma première jeunesse.

Je leur rappelle les temps écoulés, et ils me parlent du temps futur où nous devons nous revoir au-delà du seuil de cette même tombe et où nous serons réunis dans la paix de ciels sans orages....

Jette aux vents du soir ton hymne triste et doux, ô ma cloche natale! Ta voix est une prière qui élève l'âme, un chant qui fait battre le cœur, un souvenir qui met des larmes dans nos yeux!

R...

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Napoléon Lapiere, 113, rue Versailles; O. Renaud, 228, rue Saint-Laurent; Narcisse Beaudoin (\$4.00), 1017, rue St-Jacques; Emery Gibau, 422, rue St-Paul; Dame François Sauvé, 218 rue Barré; J. H. Leroux, 55, rue Labelle; Ferdinand Décary, 185, rue St-Denis; J. C. Dupuis, 16, rue St-Louis; Mlle Albina Roy, 2091, rue Notre-Dame; J. B. Deschamps, 2385, rue Notre-Dame; L. Forget, 250, rue St-Hypolite; N. Archambault, 30, rue Saint-Denis; Michel Sariol, 290, rue Centre; Léon Bruneau, jr., 148, rue St-Christophe; Louis P. St-Louis (\$2.00), 1231, rue Ontario; D. Spedding, 54, rue Barré; Dame Délila Lanthier (\$10.00), 26, rue St-Hypolite; P. Lagacé, 708, rue Ste-Catherine; C. E. E. Authier, 2005, rue Notre-Dame; Alphonse Barbeau, chez Dupuis frères, coin des rues Ste-Catherine et St-André; André Dedual, 76, rue des Allemands; Henri Bourque, 32, rue Cathédrale; J. A. Thibaudeau, 94, rue des Erables; Rodolphe Métras, 19, rue Lafontaine; Ambroise Cusson, 306½, rue Amherst; Mlle A. Deschamps (\$3.00), 2360, rue Notre-Dame; Tancrede Pellerin, 987, rue Notre-Dame.

Québec.—J. A. Lapointe, 12, rue St-Joseph; Adjutor Filion, 54, rue Ste-Gertrude; Joseph Renaud, 475, rue St-Jean.

Beauport, près de Québec.—George Boissonneault.

Côte de la Visitation, près de Montréal.—F. X. Desnoyers, jardinier (\$25 00).

Ottawa.—John McAvoy.

St-Gabriel.—Avila Godcharles.

Louiseville.—Gabriel Caron.

St-Edouard.—Hector Hénault.

Ville St-Henri.—Joseph Charron, 1121, rue St-Antoine; Wilbrod Délauniers, 44, rue Rose-Délila; Joseph Lafrance, 28, rue Bourget; Dame Alfred Benoit, 1293, rue St-Joseph.

Ville St-Jean-Baptiste.—Louis Lamontagne, 19, rue George-Hypolite.

Ste-Cunégonde.—François Auger, 820, rue St-Bonaventure; Joseph Paquette, 883, rue St-Bonaventure.

Trois-Rivières.—J. M. S. Martel.

Richmond Station.—L. Jutra.

Vaudreuil.—J. Bte. Bourque.

Pointe St-Charles.—A. Bourdon, 110, rue du Grand-Tronc.

St-Jean Deschailons.—James Lemay.

Côte St-Antoine, près de Montréal.—Mlle Henriette Bourbonnière.

Quelques jeunes gens devisent sur la beauté si bien conservée de la maîtresse de la maison.

—Quelle âge a-t-elle? demande l'un d'eux.

—Trente-six ans.

—Oh? trente-six ans?

—Dame? C'est ce que j'ai toujours entendu dire.

Les hommes sont causes que les femmes ne s'aiment point.



LES REMÈDES DE GÉO TUCKER, le guérisseur sauvage, No 864, rue Saint Laurent, Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Atrapahu" ou "Baume des Montagnes Vertes," "Poudres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Papiattes de la Montagne Verte." Envoyez vos ordres au No 864, rue St-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.

Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.



LE RÉVEILLON DE NOEL D'UN CÉLIBATAIRE

ETABLISSEMENT DE 1^{RE} CLASSE
LEFRANCOIS FRERES,
314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation.

En buvant cette eau merveilleuse vous guérez la Picoté et autres maladies contagieuses.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal,
217, rue St-Elizabeth.
(Téléphone No. 810 A.)

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer ou une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 864, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considérait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.

Madame HENRI SURPRENANT,
No 104, rue St-Martin, Montréal.

VOYEZ! 40 magnifiques CARTES-CHROMOS avec votre nom très bien imprimé pour dix (10) cents seulement. Echantillons envoyés pour cinq (5) cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez: EMIL H. RODIN, Kokato (Wright Co.), Minn.

EMIL H. RODIN, marchand de Chromos et vend bon marché. Vous pouvez avoir quarante (40) magnifiques Cartes-Chromos, avec votre nom bien imprimé, pour 10 cents. Echantillons de toutes sortes envoyés pour 5 cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez: EMIL H. RODIN, Kokato (Wright Co.), Minn.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

VICTOR ROY

ARCHITECTE,
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.